

se sont répandus dans la ville en criant : " Vive la République " — il fallait bien crier vive quelque chose — ont tué un général, un colonel et quelques autres personnes, puis... se sont grisés.

On les a arrêtés, les officiers qui ont pris part au mouvement ont été condamnés à mort, les soldats ont été envoyés au bagne et tout a été dit.

Deux heures après, tout le monde criait : " Vive la Reine ! "

Le président du Conseil des ministres, Senor Martos, ne s'est pas ému de l'aventure et a déclaré que l'émeute n'avait rien à faire avec la politique, mais qu'elle avait un caractère purement financier et qu'elle a été inspirée et fomentée par des spéculateurs à la Bourse.

C'est très possible, mais alors ce sont les spéculateurs qu'on aurait dû condamner à mort.

. Ah ! la Bourse, une belle invention, un joli nid à ruine !

Vendredi dernier, nous avons eu un crack à Montréal, nous ne nous refusons rien, comme vous voyez. C'était un petit crack si vous voulez, mais enfin ! pour une colonie, ce n'est pas mal.

Depuis deux mois, les actions montaient, montaient si haut, qu'on les perdait de vue.

Les haussiers jubilaient, mais les baissiers, tout en faisant triste mine, murmuraient dans leur barbe : " Attendons le crack, le crack viendra. "

Et le crack est venu un beau matin.

Tout à coup, sans dire gare, les actions qu'on avait élevées avec tant de hardiesse, se sont écroulées comme les colonnes de dominos que bâtissent les enfants et ont formé de nombreuses ruines.

Des valeurs ont baissé de 6, 8, 15, jusqu'à 33 pour cent !

Ce qu'il y a de plus malheureux dans cette affaire — si toutefois on peut plaindre des spéculateurs — c'est que ce sont en général les petites fortunes qui ont été le plus éprouvées.

Si, au moins, cela pouvait servir de leçon aux joueurs !

. C'est bien à tort que l'on dit souvent : " Belge comme une oie, " car les Belges ne sont pas sots, tant s'en faut.

Uu Bruxellois, M. Bulc, vient de le prouver en construisant un théâtre qui évite aux spectateurs le double inconvénient d'être écrasés ou rôtis.

La salle, la scène et le rideau sont entièrement en fer. Tout corps inflammable a été banni avec soin de la construction.

Si cependant, par impossible, le feu venait à prendre par suite de circonstances imprévues, l'architecte a tout disposé pour rendre la fuite des plus facile.

De chaque côté du bâtiment, s'avancent sur la rue des balcons en fer, qui forment comme les étages superposés d'une pagode chinoise ; c'est-à-dire que, à la rigueur, on peut se laisser glisser d'un balcon sur l'autre et arriver ainsi dans la rue, chaque plate-forme avançant de trois pieds au moins sur la plate-forme supérieure.

A la moindre alerte, on n'a qu'à se transporter sur le balcon, où l'on se trouve en toute sûreté.

Ces terrasses, balcons ou plate-formes, comme on voudra les appeler, constituent une sorte d'ornementation qui a un cachet spécial.

Que de catastrophes évitées en adoptant ce système de construction.

. Pour une bonne idée, voilà une bonne idée ! Et c'est un Anglais qui l'a trouvée !

Tom Rawdon, riche négociant, de Londres, vient de célébrer ses nocces d'or... avec la presse.

Cet excellent homme, abonné fidèle depuis cinquante ans de plusieurs journaux, a offert aux rédacteurs de ces feuilles un magnifique banquet, au cours duquel il a porté un toast chaleureux à ses invités, en déclarant que, pendant un demi siècle, la lecture des journaux avait été la plus agréable distraction de sa longue existence.

A la bonne heure, voilà un abonné reconnaissant ; non que le dîner soit en lui même chose bien extraordinaire, mais le procédé est original et délicat.

Les lecteurs devraient adopter cette coutume de faire connaissance avec les rédacteurs des jour-

naux qu'ils reçoivent, mais, par exemple, je leur conseillerais de commencer un peu plus tôt que ce brave M. Tom Rawdon.

Il faudrait débiter par les nocces de bois.

Mais, j'y pense, si les abonnés du MONDE ILLUSTRÉ se mettaient en tête de m'inviter tous, dans deux ans et demie, c'est-à-dire aux nocces de bois de notre journal, cela me ferait près de sept mille dîners !

C'est trop ! non, n'y pensons plus !

. Je vous ai promené un peu partout, mais c'est la faute des événements et des anecdotes.

Tout ceci m'a convaincu de la vérité de cette étonnante réflexion qu'un Montréalais faisait dernièrement : " Je ne crois pas, disait-il, qu'il existe d'endroit où il se passe autant de choses que dans le monde. "

Raide, n'est-ce pas ?

Leon Lalum

LA CATHÉDRALE DE MONTRÉAL

(Voir gravure)

Voici quelles sont les dimensions de la cathédrale de Montréal en voie de construction depuis une dizaine d'années.

A l'extérieur, 333 pieds de longueur ; à l'intérieur, 295 pieds de longueur ; entre les murs latéraux, dans la partie la plus large, 120 pieds de largeur ; entre les murs latéraux, dans la partie la moins large, 114 pieds ; dans le transept, à l'extérieur, 222 pieds ; dans le transept, à l'intérieur, 216 pieds ; dans la partie la plus large de la grande nef, 44 pieds ; la façade du portique, 176 pieds ; largeur du portique, 30 pieds.

A part certaines modifications à l'intérieur, dans les murs latéraux et le toit, la cathédrale de Montréal est une imitation de la basilique de Saint-Pierre à Rome. Le portique, les dômes et tout l'intérieur représentent aussi fidèlement que possible le Saint-Pierre de Rome.

Voici maintenant les dimensions de Saint-Pierre de Rome : La basilique a environ 700 pieds de longueur ; la grande nef, 82 pieds de largeur ; on compte 500 pieds, du sol au sommet de la coupole ; les piliers de la coupole ont environ 60 pieds de diamètre ; le portique, 400 pieds de longueur ; l'escalier extérieur du portique a 22 degrés.

La première pierre fut posée par Jules II, le 18 avril 1501, et les travaux de construction ont duré cent ans.

Les dimensions de la cathédrale de Montréal sont à peu près la moitié de celles de la basilique de Saint-Pierre de Rome.

Le choix des plans de la cathédrale de Montréal a été vivement commenté.

On aurait pu, en effet, au lieu de s'en tenir à une copie de la basilique sans rivale de Saint-Pierre de Rome, demander un concours parmi les architectes canadiens-français et produire par cela même, une œuvre originale, typique de l'architecture nationale.

Quoique l'on fasse, on n'aura jamais à Montréal qu'une imitation, dont la comparaison ne sera pas à l'avantage de notre ville.

Mais, ce sont là des réflexions inutiles maintenant, et loin de vouloir enrayner en quoi que ce soit le mouvement, nous ne pourrions jamais trop engager nos concitoyens et tous les catholiques du diocèse, à compléter l'œuvre commencée.

Nous croyons que, quand le moment viendra de décorer la cathédrale, on fera appel aux peintres et aux sculpteurs du pays, car ce sera une occasion unique de donner aux beaux arts une impulsion, dont le résultat sera un progrès sérieux.

Il ne s'agira plus de faire en petit ce que les architectes romains ont fait en grand, mais de produire une œuvre nationale qui donnera la mesure de la valeur de nos artistes.

Le but est assez grand, pour que peintres et sculpteurs s'élèvent à sa hauteur, et peut-être ne serait-il pas trop tôt d'y penser dès maintenant, afin de laisser aux artistes le temps de concevoir

et de mûrir l'idée qui devra présider à l'exécution des toiles, des fresques, et des statues qui orneront les murs que l'on vient d'élever.

Le dessin que nous publions aujourd'hui est de M. W. Décarie, artiste de grand talent, dont la réputation grandit tous les jours.

L. D'ARRAS.

THÉÂTRES ET AMUSEMENTS

ACADÉMIE DE MUSIQUE

" Mikado " tient l'affiche cette semaine à ce théâtre.

Cet opéra a été représenté à Montréal avec trop de succès pour qu'il soit nécessaire de faire son éloge.

Nous dirons tout simplement que notre public fait encore fête aux excellents artistes qui composent cette troupe.

THÉÂTRE ROYAL

" Storm Beaten, " grand drame scénique, fait les délices des habitués de ce théâtre.

Ses superbes décorations et ses toiles peintes d'après nature poussent à l'admiration, et ses situations dramatiques qui se succèdent à tire-d'ailes empoignent le spectateur qui bisse chaque scène avec passion.

LA MODE PRATIQUE

LE MAILLOT—CULOTTE DES BÉBÉS

Le nouveau-né est heureux quand il est nu. Ses mouvements, ses rires, pendant qu'on le " change " expriment assez sa satisfaction. Aussi a-t-on compris son innocent langage et complètement délaissé l'antique maillet qui avait, entr'autres inconvénients, ceux de déformer ses victimes, de leur occasionner de douloureuses irritations, et de les condamner à une position immuable qu'aucune grande personne ne supporterait.

Aujourd'hui, on a adopté généralement la mode anglaise, le lange ou maillet-culotte, cent fois plus sain que l'ancien, plus joli, plus commode, plus favorable au développement de l'enfant.

Cette pièce si capitale de la layette se compose tout simplement d'un carré de flanelle monté sur une ceinture et boutonné devant, à la taille. La partie inférieure qui doit être ramenée entre les jambes et rattachée également avec des boutons sur le ventre, est échancrée de chaque côté, de manière à former une espèce de petite culotte laissant au bébé la liberté de ses membres et offrant à la nourrice toutes les facilités pour les soins de propreté.

La couche doit être pliée en triangle. Les pieds sont chaussés de bas et de bottes en laine tricotée, en attendant qu'ils soient assez forts pour supporter les souliers.

L'usage des brassières tricotées est aussi préférable à celui du piqué. Il convient de rechercher la souplesse dans tous les vêtements du premier âge. C'est pourquoi il faut absolument confectionner la layette avec du linge déjà fatigué.

COUSINE JEANNE.

La laideur. — Existe-t-il d'irréremédiables laideurs ? les traits sont-ils la figure ; ou bien est-ce l'âme ? Voici un visage disgracieux : ôtez-lui l'intelligence, il est hideux ; vous vous détournez pour ne pas le voir. Introduisez sous ce masque une idée ; l'étincelle brille, vous le regardez sans effort. Animez le d'un sentiment noble ; la flamme jaillit, vous le contemplez saisi d'un irrésistible attrait.

Que l'amour, un amour pur, jette sa lumière sur ce visage (ne vous moquez pas), je vous dis que ce visage deviendra beau. Oui, il y a telle heure unique, peut-être dans toute une vie, où le plus laid devient beau : heure de forte passion, heure d'élévation souveraine ; une heure où l'âme a régné. Et si cette âme est belle, belle a été sa figure.

Les auteurs dramatiques ressemblent à l'air, ils ont horreur du vide. — ERN. LEGOUVÉ.